

Préface : Quelques réflexions sur les sciences humaines et sociales

David Le Breton
Professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg

*Nous travaillons dans la nuit, nous faisons ce que nous pouvons.
Nous donnons ce que nous avons. Notre doute est notre passion
et notre passion est notre tâche. Le reste est folie de l'art.*

Henri James, *Les années médianes*

Au seuil de cet ouvrage, je souhaite saluer et remercier Jules Racine St-Jacques pour sa formidable organisation du 12^e Colloque d'Artefact en février 2012, mais aussi à titre plus personnel pour la qualité de sa présence, sa gentillesse, son accompagnement à la fois discret et chaleureux lors de ma venue, et pour la profondeur des échanges que nous avons eus. J'ai été ému de la confiance dont j'ai bénéficié de sa part et de celle des étudiants et des collègues lors de mon exposé. J'ai été touché de la présentation faite par Francine Saillant. Et j'ai eu le bonheur de partager des moments d'échange intense avec deux amis de l'Université Laval : Denis Jeffrey qui m'a donné l'opportunité d'un séminaire dans sa Faculté et avec qui j'ai pu poursuivre les échanges que nous menons depuis bien des années, et Maxime Coulombe, ancien doctorant en co-tutelle de l'Université de Strasbourg, devenu un ami, et qui avait l'an passé introduit ces mêmes journées.

Mon exposé portait sur l'expérience de la douleur traitée d'un point de vue anthropologique, il s'inscrivait dans le sillage de mon livre *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance* (Métaillé, 2010) et en reprenait les exemples. En voici les grandes lignes.

Si la douleur est un mot au singulier pour celui qui l'éprouve, elle revêt une myriade de significations. Toute douleur transforme en profondeur l'individu qui en est frappé. Seules les circonstances qui l'enveloppent lui donnent sens en provoquant une somme plus ou moins grande de souffrance. Dans le contexte de la maladie, de l'accident ou d'une douleur rebelle, l'expérience est celle d'une mutilation. L'individu est changé, mais

surtout diminué. Il n'est plus le même et ne cesse de souffrir. Pourtant, même dans ces circonstances où la souffrance déborde la douleur, la question du sens introduit une modulation due aux appartenances sociales, culturelles, aux singularités personnelles.

La souffrance déborde à l'infini la douleur dans le cas notamment de la torture, c'est-à-dire d'une douleur infligée par un autre sans être en mesure de l'en empêcher. Une douleur infligée de manière traumatique laisse une trace de souffrance même lorsque les plaies se referment. Elle mutile une part du sentiment d'identité. La torture provoque une douleur sans limites sur laquelle la victime est non seulement sans prise, mais où elle dépend absolument de l'arbitraire de qui la lui infligent. Elle est en ce sens le pire de la souffrance. Exercice d'une violence absolue sur un autre, impuissant à se défendre et livré tout entier à l'initiative du bourreau, technique d'anéantissement de la personne par la dislocation minutieuse du sentiment d'identité à travers un mélange de violences physiques et morales, elle vise à saturer la victime de douleur avec un acharnement méthodique dont la seule limite est, en principe, celle de la mort. La conscience que d'autres hommes délibérément provoquent la douleur ajoute à l'impensable en fracturant toute confiance envers le monde.

Dans des circonstances maîtrisées par l'individu, la souffrance est insignifiante et permet alors de connaître des situations limites comme dans le sport extrême ou le *body art* par exemple. Les suspensions corporelles permettent d'explorer les marges de la condition humaine hors de tout contexte religieux et de vivre une intense expérience spirituelle. La violence des sensations éprouvées permet l'extase, dans le shamanisme traditionnel certes, mais aussi dans nos propres sociétés où la volonté d'explorer les marges de la condition humaine amène des individus, hors de tout contexte religieux, à vivre des expériences extrêmes dans le souci de connaître la transe. Une douleur choisie et contrôlée par une discipline personnelle dans un but de révélation de soi ne contient qu'une parcelle dérisoire de souffrance, même si elle fait mal. Lorsque la souffrance n'accompagne pas la douleur, il n'en reste qu'une pénibilité supportable, surtout si l'individu sait pouvoir s'en défaire à tout instant. L'individu fait ainsi œuvre de son corps en s'infligeant une épreuve personnelle dans une perspective de révélation intime. Pour ces femmes ou ces hommes qui explorent les marges du tolérable, défrichent leurs limites dans ce contexte d'exploration de soi, non seulement la souffrance n'accompagne pas leur douleur, mais celle-ci induit parfois une jouissance, un arrachement à soi vécu sur un mode propice.

D'autres circonstances encore, par une sorte de sacrifice inconscient, offrent le paradoxe de protéger l'individu d'une menace terrifiante de destruction de soi, les scarifications délibérées que s'infligent des adolescent(e)s sont ainsi un paravent contre une souffrance intolérable. Il s'agit alors de se faire mal pour avoir moins mal comme l'attestent par exemple nombre d'adolescent(e)s en souffrance qui entaillent leur peau

pour échapper un moment à leur étouffement. La douleur peut même aboutir à l'orgasme dans le cadre d'un contrat sadomasochiste.

La douleur est une altération de soi ; elle fait devenir autre et inscrit l'individu en porte à faux avec son existence antérieure pour le meilleur ou pour le pire. Et maintes sociétés humaines usent de la douleur infligée pour transformer les individus, par exemple lors des rites de passage pour bouleverser le rapport au monde des jeunes. Elle arrache aux anciennes routines et à l'évidence d'être soi. La direction du changement est liée à la signification qu'elle revêt pour l'individu. Si elle reste douleur, alors elle change le plus souvent pour le meilleur. À l'inverse, la souffrance abîme et laisse une trace d'amertume même si elle est ensuite surmontée.

C'est la souffrance essentiellement qui détruit la personne. C'est pourquoi, s'agissant de malades ou d'accidentés, de victimes de traumatismes ou de tortures, la technique médicale est insuffisante en elle-même, même si elle est fondamentale. La qualité de présence auprès du malade, l'accompagnement, l'instauration d'une confiance sans défaut avec l'équipe soignante sont essentiels. Ils introduisent une dimension de soutien, de reconnaissance qui contribue à dissiper la tension personnelle. Le soulagement efficace de la douleur, parce qu'il implique simultanément une action sur la souffrance, sollicite une médecine centrée sur la personne souffrante et non seulement sur des paramètres biologiques. L'expérience des soins palliatifs est à cet égard sans appel, montrant combien l'accompagnement des malades en fin de vie a une valeur d'atténuation ou de suppression d'une douleur qui n'est jamais seulement « physique », mais touche l'homme en son entier, bouleverse son existence.

La souffrance est toujours de l'ordre du subi. Entre douleur et souffrance, les liens sont à la fois étroits et lâches selon les contextes, mais ils sont profondément significatifs et ouvrent la voie d'une anthropologie des limites. S'il existe une pluralité de douleurs, c'est d'abord parce qu'il existe une pluralité de souffrances. Et que toujours la douleur est d'abord du sens mêlé à la chair. L'homme souffre moins de son corps ou de mécanismes physiologiques que des significations qu'il vit.

Je suis engagé dans le métier depuis bien des années, voici quelques réflexions flâneuses sur les sciences humaines et sociales. Le statut de l'acteur ou du social me paraît toujours à redéfinir selon les terrains. La marge de manœuvre de l'acteur est plus ou moins large selon les circonstances. En outre, il convient souvent de prendre en considération des dimensions affectives (je pense à mon travail sur les conduites à risque, sur la douleur ou sur les émotions) qui sont parfois aussi agissantes. De même, la sociologie prend trop souvent l'acteur comme un « homme fait » en oubliant les circonstances de l'enfance ou de l'adolescence dont il reste l'héritier. Elle s'attache parfois trop uniquement à la rationalité cognitive de l'acteur, restant dans la subordination du

cogito, produisant dès lors la fiction d'un acteur transparent à lui-même, et elle mobilise trop rarement d'autres niveaux de connaissance.

Travailler sur les « souffrances » de l'entrée dans la vie ou sur la douleur d'un point de vue strictement sociologique contraindrait à limiter étroitement son regard à une influence sociale souvent démentie par le terrain et la rencontre avec les acteurs. La relation sociale est une configuration de sens mise en scène par les acteurs et aboutissant souvent à des résultats inattendus pour les uns et les autres, mais jamais aléatoires. L'acteur ne se réduit pas à son discours même si celui-ci donne un enseignement précieux sur la manière dont il vit (ou prétend vivre) un événement. Son propos n'est pas une assignation à résidence car, outre que nul n'est transparent à soi-même, les logiques individuelles s'enchevêtrent à des logiques sociales et/ou anthropologiques qui dépassent sa réflexivité.

L'action d'un individu n'est jamais univoque ; elle repose sur de multiples visées et des significations qui lui échappent parfois. Elle se noue dans l'ambivalence, la contradiction, de la même façon qu'un individu n'est pas réductible au *cogito*, mais un écheveau de pensées qui toutes n'accèdent pas à son intelligibilité. Saisir le sens des actions exige dès lors de considérer l'hétérogénéité des logiques d'action que l'acteur a prises en considération, celle qu'il a hiérarchisée, organisée pour décider de son action. Mais le sens de ses actes n'est pas transparent à sa visée. Bien d'autres données viennent s'y enchevêtrer, à commencer par la trame des circonstances (le regard des autres, le concours des circonstances), les raisons affectives qui dépassent parfois sa lucidité et relèvent de son histoire singulière.

Les raisons affectives sont souvent premières comme dans les conduites à risque des jeunes générations par exemple. Le monde sensible se donne à l'homme comme une inépuisable virtualité de significations. Le sens n'est pas dans les choses, il s'instaure dans la relation de l'acteur avec les choses, et les débats noués avec les autres pour leur définition ; la projection de sens est une activité sociale et individuelle qui rencontre parfois la résistance du monde, ou celle d'autres membres de la société. Le foisonnement du monde n'est pas équivalent au foisonnement de nos analyses, toujours nous sommes en dette face à un monde qui ne se cesse de se dérober dans sa complexité. Elles échouent à se saisir de tout, et telle est la chance du chercheur. Nombre d'entre nous reprennent quelques années plus tard des terrains dont ils avaient cru rendre compte sans éprouver le sentiment de manquer leur objet. Non seulement les situations changent, mais les sociologues aussi.

Les dissensions sur les définitions de la réalité sociale, la polysémie constitutive du champ social découragent toute prétention à dire scientifiquement une fois pour toutes la vérité des pratiques sociales. Toute revendication à cet égard est plutôt l'indice d'une sociologie doctrinaire et coupée de toute possibilité d'échanges et de polémiques

avec les autres sociologies. Tout concept est un choix moral, de même que l'emploi d'une méthodologie plutôt qu'une autre. Toute approche sociologique défend, avec d'autant plus de fragilité que c'est parfois à son insu, une théorie du sujet, du lien social ; elle repose sur une psychologie implicite, sur des valeurs plus ou moins explicites.

La connaissance est plutôt dans ce domaine le produit des débats et des conflits entre les différentes approches de la réalité sociale. La pluralité de la sociologie renvoie à la pluralité possible des regards et des méthodes d'approche, à la différence des hauteurs de vue, des valeurs implicites ou explicites qui guident la recherche. Elle témoigne de questions différentes portées sur l'infinie complexité du monde et ne s'adresse pas aux mêmes acteurs sociaux, aux mêmes modalités d'existence. En outre, le changement constant des conditions d'existence amène à l'émergence de nouveaux problèmes, de nouvelles questions. Une polysémie épistémologique et méthodologique doit répliquer à la polysémie du fait social. Une sociologie peut s'attacher à recueillir des données fiables dans l'imprécision des choses, à travers questionnaires ou sondages, une autre sociologie, avec une égale pertinence scientifique, se consacrer à une sorte de cheminement avec les hommes à travers une fidélité particulière à leur parole (entretiens, partage des expériences, récits de vie, etc.). Ces angles de regard ne sont pas inconciliables ; ce sont là autant de saisies, autant de découpes dans le flux du réel.

Le découpage disciplinaire est étranger au terrain analysé par le chercheur, il ne se légitime que par le souci d'une rigueur dans l'abord des faits et de leur interprétation, mais s'il fait obstacle au déploiement de la pensée et à la compréhension des pratiques, il glisse alors dans l'académisme, au sens d'une stérilité vouée à la répétition du même sans-souci des circonstances. Il n'y a pas de recherches scientifiques sans prise de risque, sans volonté de chance devant ses objets. Toute étude est d'abord indisciplinée, dans les deux sens du terme, elle va au-devant de son objet sans préjuger en rien des découvertes, en employant les outils de méthode et d'analyse jugés les plus appropriés, mais elle n'en est jamais prisonnière, car chaque terrain, chaque niveau de regard impliquent des spécificités et le recours parfois à des chemins de traverse, à une inventivité méthodologique ou conceptuelle qui amène à déplacer des frontières.

Les procédures de validation des faits ne se recouvrent pas, ne cherchent pas les mêmes indices, ne privilégient pas les mêmes outils, ne travaillent pas sur les mêmes gisements de sens, n'accordent pas le même poids à la parole des acteurs. Différence de sensorialité épistémologique. Chaque étude sociologique traduit la rencontre, d'une part, entre la sensibilité d'un chercheur guidé par un certain nombre de principes épistémologiques et sa volonté de rigueur et, d'autre part, les ambivalences d'un objet jamais aisément saisissable, souvent même polémique. Façonnement réciproque du regard et du terrain auxquels nulle connaissance n'échappe. Le danger sur le plan d'une éthique de la

connaissance consiste dans le durcissement d'une position, dans la volonté d'hégémonie d'un regard qui prétend être le seul légitime, indifférent à la polysémie ou aux fluctuations du fait social. Position d'arrogance, courante qui détruit le climat relationnel de maintes institutions.

Ces paradigmes en concurrence ne soulèvent pas seulement des problèmes de connaissance; ils rassemblent aussi des hommes autour d'une même sensibilité, ils les distribuent dans des laboratoires ou des structures d'enseignement, des maisons d'édition ou des revues différentes. L'adhésion marquée d'un étudiant à un paradigme l'inscrit déjà sans qu'il le sache toujours au sein d'un réseau d'appartenance et de soutien qui lui ouvre des portes, mais lui en ferme d'autres. Il apprend qu'il y a de « bons » et de « mauvais » objets selon ce paradigme et la communauté intellectuelle qu'il a plus ou moins choisie. Le « bon » sujet sera celui qui fera fonctionner au mieux le paradigme, la théorie globale, qui sert de fondement à l'analyse. Selon les lieux de l'adhésion, un paradigme sera plus ou moins favorable à la carrière du chercheur, à son désir de publier. Le choix d'un paradigme implique une vision du monde, c'est-à-dire une manière « politique » de traiter les hommes et les faits, qui témoigne d'un système de valeurs qui amène à trouver essentielles ou futiles telles ou telles données. Les retombées du savoir ne sont jamais neutres: elles permettent des changements d'attitudes des acteurs, elles fondent des décisions sociales ou politiques, elles dessinent des priorités pour les responsables ou les citoyens. Les paradigmes ou leurs critiques s'enracinent parfois dans ce qu'ils soutiennent mutuellement de la politique d'une institution ou de groupes sociaux. La responsabilité du chercheur est à tout moment engagée dans une analyse qui n'est jamais indifférente dans son déroulement ou ses conséquences.

Nous n'effaçons pas les ressentiments, les jalousies, les mesquineries qui taraudent la « communauté sociologique » comme toute communauté humaine bien éloignée de la *phylia*. Il convient d'accepter les sciences sociales comme un jeu de l'esprit à l'intérieur d'une sorte d'*agora* mettant en œuvre une « éthique de la conversation » à la Habermas. Tant que les acteurs ne seront pas du même bois dont on fait les poutres, il est clair que l'issue de ces échanges n'aboutira pas à l'établissement d'un consensus, mais au mieux à une reconnaissance de la pluralité de la sociologie, de sa connivence avec les autres sciences sociales. Il ne s'agit nullement par ailleurs de penser que tout est dans tout ou que tous les points de vue sont bons, mais de s'interroger ensemble sur nos outils et nos productions. La tâche des sciences humaines, et particulièrement sociales, n'est pas d'avoir réponse à tout, mais d'avoir question à tout et de mener l'interrogation le plus loin possible, non pas pour le plaisir de déconstruire, mais pour observer avec bonheur les jeux de sens qui tiennent ensemble les liens sociaux.